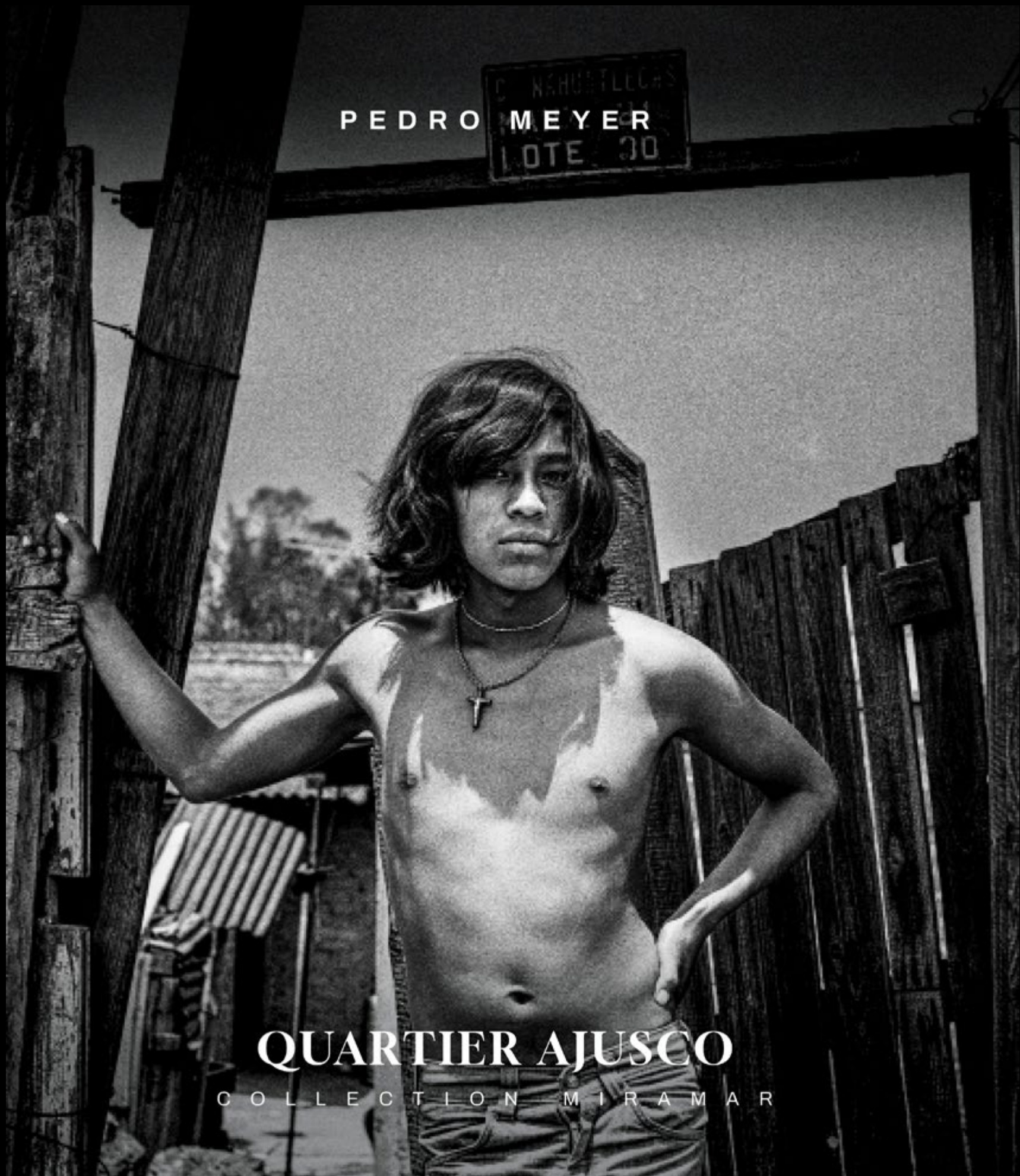


PEDRO MEYER

C. NAHUTLECAS
LOTE 30

QUARTIER AJUSCO

COLLECTION MIRAMAR



COLLECTION MIRAMAR

Fort de plus de soixante ans de parcours et d'un fonds dépassant le million d'images, Pedro Meyer entreprend ici de partager une diversité de récits qui accompagnent une œuvre toujours en mouvement. Ces histoires englobent non seulement son regard photographique, mais aussi une part essentielle de son engagement dans les milieux professionnels tout au long de sa carrière.

La collection Miramar est un ensemble rétrospectif et autobiographique, composé de plus de 41 volumes, qui retracent son évolution photographique depuis les années 1950 jusqu'à l'intégration de technologies récentes, comme l'intelligence artificielle.

LE QUARTIER D'AJUSCO

Situé au sud de Coyoacán, dans la ville de Mexico, le quartier Ajusco s'étend sur une zone volcanique semblable à celle du Pedregal de Santo Domingo ou de La Candelaria. Sur un sol de lave noire issu du volcan Xitle, les premiers habitants ont métamorphosé ce paysage désolé en une communauté vivante. À force de travail, ils ont déplacé les roches, tracé des chemins, construit des maisons et instauré une vie collective.

Alors que Luis Barragán concevait le Pedregal de San Ángel en dialoguant avec la lave et la flore endémique de la région, les voisins d'Ajusco faisaient face à des défis fondamentaux comme l'accès à l'eau ou à l'électricité. Il y a cinquante ans, Pedro Meyer photographiait la vie quotidienne du quartier Ajusco : du marché de La Bola aux réunions de quartier et aux célébrations locales. Ses images témoignent de l'âme d'une communauté née des pierres, qui a su bâtir une existence pleine et digne de mémoire.

Fonds éditorial
Fundación Pedro Meyer, A.C.

Coordination de la collection
Marisol Molina

Archives Pedro Meyer
Elena Rosales

Éditeurs
Postproduction des images
Pedro Meyer
Alexis Ortiz

Coéditrice de l'ouvrage
Ximena Zampayo

Textes de
Rubén Aguilar
Pedro Meyer
Salvador Huerta

Textes de
Rubén Aguilar
Pedro Meyer
Salvador Huerta

Révision stylistique
Teresa Martínez

Supervision éditoriale
Pablo Meyer

Préimpression et impression
Manuel García

Design éditorial
Alexis Ortiz
Carlos Mendoza

Assistentes de production
Vianca Segundo
Lizbeth Barenque
Alejandra Martínez

© Pedro Meyer, 2025
www.pedromeyer.com

Aucun contenu de ce document ne peut être reproduit, sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit — analogique ou numérique — et à quelque fin que ce soit, sans l'autorisation écrite préalable du titulaire du droit d'auteur ou de ses ayants droit.

Publié à Coyoacán, Mexico.

Code QR avec traductions disponibles en cinq langues : allemand, français, italien, chinois et japonais.

À mon ami Rubén Aguilar Monteverde, qui m’a fait découvrir Ajusco pour la première fois.

LES ANNÉES QUE J’AI VÉCU DANS LE QUARTIER AJUSCO

Par Rubén Aguilar

En juin 1972, je suis venu m’installer dans le quartier Ajusco, dans la zone des terrains volcaniques, dans la délégation de Coyoacán, au sud de la ville de Mexico. Sur un même territoire, modelé par les reliefs laissés par la lave, coexistaient deux mondes radicalement opposés : d’un côté, la misère, de l’autre, la richesse.

J’avais alors 25 ans et faisais partie d’une communauté de jésuites venue s’installer dans le quartier pour lancer un projet alternatif d’éducation populaire. Après leurs études de philosophie, les jésuites consacrent deux années à travailler dans une œuvre de la Compagnie de Jésus, avant d’entamer leurs études de théologie. Le provincial nous a envoyés, quatre maestrillos — ainsi appelle-t-on les jésuites à ce stade de leur formation — avec un prêtre, Alberto Navarro, nommé supérieur, pour initier ce qui allait devenir le Projet Ajusco.

En 1970, le père Enrique Martín del Campo, alors provincial de la Compagnie de Jésus au Mexique, prit la décision de fermer l’Institut Patria¹. Cette décision suscita toutes sortes de réactions, et fit l’objet de commentaires non seulement au niveau national, mais aussi international. Des journaux comme le New York Times s’en sont fait l’écho. Les jésuites tournaient ainsi la page de plusieurs siècles d’enseignement auprès des élites pour consacrer désormais leurs efforts aux plus pauvres.

L’institution créée par les jésuites après la fermeture du Patria s’appelait Fomento Cultural y Educativo, A.C. Le tout premier projet d’éducation populaire fut mis en œuvre dans le quartier Ajusco. Nous sommes venus y vivre. Au début, nous habitons une maison en carton, sur un terrain occupé que nous avons obtenu par un “transfert”. Ce terme désigne le fait qu’un occupant initial cède ses droits d’usage à un autre.

La mission des maestrillos était de mettre en place une alternative globale d’éducation populaire, couvrant l’ensemble du parcours, de la maternelle au lycée. Les élèves étaient ce qu’on appelait alors des « exclus scolaires » : ceux qui n’avaient pas réussi à intégrer le système éducatif officiel.

L’initiative comprenait également la conception et la mise en œuvre de nouvelles formes d’éducation pour adultes, innovantes et adaptées, ainsi que la création de projets productifs à destination des jeunes sans emploi vivant en périphérie urbaine. Le directeur de Fomento — c’est ainsi que nous appelions cette nouvelle organisation — le père jésuite Humberto Barquera, m’a désigné responsable du projet.

Y participaient des jésuites, un groupe de religieuses du Sacré-Cœur, des laïcs résidant dans le quartier et des professionnels laïcs venus renforcer le travail. Le tout premier groupe d’alphabétisation d’adultes que j’ai formé était composé d’ouvriers maçons qui travaillaient à la construction de notre nouvelle maison, destinée à remplacer celle en carton. C’était un cercle de culture inspiré de la méthode du pédagogue brésilien Paulo Freire².

À leur tête se trouvait Salvador Huerta, surnommé « Chava », un homme d’une intelligence remarquable, animé d’un profond désir d’apprendre et de comprendre. Il était marié à Amparo. Dès le début, nous avons établi une relation très proche. Amparo est décédée dans une clinique de l’Institut mexicain de sécurité sociale (IMSS), victime d’une négligence médicale. J’étais avec Chava à l’hôpital lorsqu’il a reçu la nouvelle. Cinquante ans plus tard, nous continuons à nous voir.

Les habitants du quartier, pour beaucoup migrants venus d’Oaxaca et du Michoacán, ont commencé à construire leur maison en nivelant les terrains volcaniques à l’aide de terre. Dès les débuts de l’occupation, des camions-bennes provenant de différents quartiers de la ville déversaient ici des gravats. Une grande partie des terres extraites lors de la construction du métro de Mexico a fini dans le quartier Ajusco.

L'architecte Guillermo Casas, ancien jésuite travaillant à l'Université ibéro-américaine, a dessiné les plans de la maison en tirant parti des dénivelés du terrain. Nous souhaitons que, comme dans les maisons conçues par l'architecte Luis Barragán³ — créateur du Pedregal de San Ángel —, les habitants du quartier, inspirés par l'exemple et la démonstration, décident de construire autrement. Mais cela ne s'est pas produit.

Doña Queta, qui avait acquis un terrain dès les débuts de l'occupation, collaborait avec notre communauté jésuite. Elle faisait les courses au marché et préparait les repas. Elle ne connaissait pas son âge, car elle n'avait pas d'acte de naissance. Toujours attentionnée et de bonne humeur, elle jouait un rôle essentiel de lien entre nous et la communauté.

Mon père, Rubén Aguilar Monteverde, et ma mère, Alicia Valenzuela García, aimaient venir rendre visite à la communauté jésuite. À l'époque, mon père était l'un des directeurs de la Banque nationale du Mexique (Banamex). À chaque visite, ils apportaient quelque chose dont ils avaient remarqué le manque lors de leur passage précédent.

La voiture dans laquelle ils venaient devait être garée à plusieurs rues de là. Les agents de sécurité qui les accompagnaient restaient également à distance, et ils poursuivaient à pied jusqu'à la « maison du trou », comme nous appelions celle que Chava et son groupe avaient construite. Mon père s'intéressait vivement à ce que nous faisions et à la manière dont les habitants pouvaient améliorer leur situation économique et sociale.

En 1974, mon père et Pedro Meyer se sont rencontrés lors du Programme de haute direction offert par l'IPADE (Institut panaméricain de haute direction des entreprises). Ils sont devenus amis, une amitié qu'ils ont conservée jusqu'à la mort de mon père. C'est lui qui a invité Pedro à découvrir le quartier Ajusco et à rencontrer son fils, le jésuite qui y vivait et y travaillait. Il lui a dit que ce serait une expérience et un lieu qui l'intéresseraient. Le portrait de moi qui figure dans ce livre a été pris par Pedro lors de cette première visite, à l'intérieur même de la « maison du trou ».

Ce jour-là, je l'ai accompagné pour une visite à travers le quartier, et bon nombre des photographies que l'on peut voir ici ont été prises à cette occasion. Depuis, Pedro et moi sommes devenus amis. À cette époque, les rues étaient composées pour moitié de lave, pour moitié de matériaux de remblai. Il était courant que les voisins s'organisent le week-end pour casser les pierres et aplanir les chemins. Une seule rue, celle par laquelle entraient et sortaient les camions, était alors pavée.

Il y avait des maisons aux murs et toits faits de carton goudronné, d'autres construites avec des pierres simplement empilées. Certaines, inachevées, étaient déjà bâties en briques de ciment. La possibilité d'agrandir les maisons dépendait directement des moyens financiers disponibles.

Tout le quartier était en chantier permanent. Au sommet des murs du premier étage, les armatures métalliques dépassaient toujours : elles attendaient de servir, un jour, à lancer la construction du deuxième. C'était le projet. Ces barres de fer exposées étaient un symbole d'espoir. L'intimité était un luxe rare, voire inexistant. Les pièces — parfois une seule — étaient partagées par plusieurs membres de la famille. Les lits eux-mêmes étaient collectifs. Les maisons étaient toujours inachevées. Le week-end, toute la famille participait aux travaux. Chacun avait sa tâche. C'était une façon d'affirmer leur ancrage, de dire qu'ils resteraient ici, et que personne ne les délogerait.

Parce qu'il s'agissait d'une zone d'occupation irrégulière, les terrains n'avaient pas de titre de propriété. Ce qui en tenait lieu était un petit panneau fixé à l'extérieur de chaque maison, portant quatre informations : le nom de la rue, celui de la famille, le numéro de la parcelle et celui du lot.

Ce processus de construction perpétuelle des maisons et des rues exprimait la vitalité d'une communauté qui luttait chaque jour pour vivre mieux. Il existait un immense désir de progrès, de construire un avenir meilleur pour soi-même et pour ses enfants.

À l'époque, l'électricité était « empruntée » aux câbles qui traversaient le quartier. Un réseau complexe de poteaux en bois supportait les lignes électriques qui alimentaient les maisons. Dans ce labyrinthe de fils, chaque famille reconnaissait le sien. On y mettait des repères. Personne ne s'y trompait.

L'eau potable provenait d'un tuyau traversant la colonie. On y avait percé des trous, et en général, ce sont les femmes et les jeunes qui allaient la chercher. Il était aussi possible d'engager des porteurs d'eau, les aguadores, qui livraient les seaux directement aux maisons. L'eau était utilisée avec grand soin et responsabilité. C'était un bien précieux, un luxe. Beaucoup de maisons avaient, à l'extérieur, une vieille baignoire pour stocker l'eau et récupérer celle de pluie.

Ce jour-là, je l'ai accompagné pour une visite à travers le quartier, et bon nombre des photographies que l'on peut voir ici ont été prises à cette occasion. Depuis, Pedro et moi sommes devenus amis. À cette époque, les rues étaient composées pour moitié de lave, pour moitié de matériaux de remblai. Il était courant que les voisins s'organisent le week-end pour casser les pierres et aplanir les chemins. Une seule rue, celle par laquelle entraient et sortaient les camions, était alors pavée.

Il y avait des maisons aux murs et toits faits de carton goudronné, d'autres construites avec des pierres simplement empilées. Certaines, inachevées, étaient déjà bâties en briques de ciment. La possibilité d'agrandir les maisons dépendait directement des moyens financiers disponibles.

Tout le quartier était en chantier permanent. Au sommet des murs du premier étage, les armatures métalliques dépassaient toujours : elles attendaient de servir, un jour, à lancer la construction du deuxième. C'était le projet. Ces barres de fer exposées étaient un symbole d'espoir. L'intimité était un luxe rare, voire inexistant. Les pièces — parfois une seule — étaient partagées par plusieurs membres de la famille. Les lits eux-mêmes étaient collectifs. Les maisons étaient toujours inachevées. Le week-end, toute la famille participait aux travaux. Chacun avait sa tâche. C'était une façon d'affirmer leur ancrage, de dire qu'ils resteraient ici, et que personne ne les délogerait.

Parce qu'il s'agissait d'une zone d'occupation irrégulière, les terrains n'avaient pas de titre de propriété. Ce qui en tenait lieu était un petit panneau fixé à l'extérieur de chaque maison, portant quatre informations : le nom de la rue, celui de la famille, le numéro de la parcelle et celui du lot.

Ce processus de construction perpétuelle des maisons et des rues exprimait la vitalité d'une communauté qui luttait chaque jour pour vivre mieux. Il existait un immense désir de progrès, de construire un avenir meilleur pour soi-même et pour ses enfants.

À l'époque, l'électricité était « empruntée » aux câbles qui traversaient le quartier. Un réseau complexe de poteaux en bois supportait les lignes électriques qui alimentaient les maisons. Dans ce labyrinthe de fils, chaque famille reconnaissait le sien. On y mettait des repères. Personne ne s'y trompait.

L'eau potable provenait d'un tuyau traversant la colonie. On y avait percé des trous, et en général, ce sont les femmes et les jeunes qui allaient la chercher. Il était aussi possible d'engager des porteurs d'eau, les aguadores, qui livraient les seaux directement aux maisons. L'eau était utilisée avec grand soin et responsabilité. C'était un bien précieux, un luxe. Beaucoup de maisons avaient, à l'extérieur, une vieille baignoire pour stocker l'eau et récupérer celle de pluie.

Les colons disaient toujours qu'ils étaient mieux maintenant qu'avant. Leurs enfants pouvaient aller à l'école, voire à l'université, et en cas d'urgence, ils pouvaient se rendre à l'hôpital. En ville, ils possédaient un bien à eux : leur terrain et leur maison. Ils ne regrettaient pas d'avoir quitté la campagne. Mais ils gardaient le lien avec leur terre d'origine, où certains membres de leur famille résidaient encore. Il était courant d'organiser des voyages pour retourner visiter les villages ou participer aux fêtes religieuses traditionnelles.

Ils avaient consciemment adopté une nouvelle culture, urbaine, sans pour autant mépriser celle dans laquelle ils étaient nés. Leur regard et leur univers s'étaient élargis, mais ils savaient qu'ils avaient une origine et un passé, qui se manifestaient de multiples façons. L'une d'elles, permanente et quotidienne, était la cuisine de leurs villages.

Dans le cadre du projet éducatif que nous dirigions, nous avons conçu et mis en œuvre les alternatives que nous nous étions fixées. Parmi elles, un petit cercle d'éducation pour adultes, de manière ludique, créé par les religieuses María Adela Oliveros et Ana Francisca Palomera. Ce groupe se déplaçait régulièrement d'un endroit à un autre dans le quartier.

Dans la communauté, nous recevions des jésuites venus des États-Unis, d'Amérique centrale et d'Amérique du Sud. Ils voulaient voir ce que nous faisons, ce qui était construit après la fermeture de l'Institut Patria. Nous recevions également des chercheurs dans le domaine de l'éducation, venant du Mexique et d'autres pays.

À cette époque, Jorge Palacios, diplomate de carrière, et sa compagne Cristina Goddard sont devenus des visiteurs réguliers de la communauté. Ils arrivaient le vendredi ou le samedi soir, toujours avec une bouteille de whisky ou de cognac. Les soirées duraient jusqu'aux premières heures de l'aube.

Un jour, de manière inattendue, les habitants du quartier furent pris d'une panique généralisée lorsque Fideurbe, un fonds fiduciaire du Département du District fédéral, se présenta pour annoncer qu'il allait régulariser les terrains, mais qu'il fallait d'abord payer. Beaucoup avaient acquis leur terrain par invasion, d'autres l'avaient acheté via un « transfert » (traspaso). Immédiatement, les colons s'organisèrent pour faire face à ce qu'ils percevaient comme un énorme risque d'expulsion, une menace de perdre ce qui leur appartenait déjà.

La structure organisationnelle mise en place s'est faite par îlots, dans chacun desquels un représentant fut élu. Partout, des leaders locaux émergèrent, femmes et hommes. Dès lors, des assemblées hebdomadaires se tenaient, rassemblant les représentants d'îlots ainsi que toute personne souhaitant y participer. Dans la conception du projet éducatif, nous soutenions qu'il était nécessaire « d'éduquer à l'action sociale ». Face à la menace de Fideurbe, tout le quartier prit soudain conscience de sa réalité et manifesta un intérêt accru pour s'informer et participer à la construction du bien commun.

Suite à cette expérience, nous avons modifié notre formulation et affirmé que l'éducation populaire visant à éveiller la conscience devait se développer par la création « d'actions sociales qui éduquent ». Ce thème suscita l'intérêt et stimula les débats dans le champ de l'éducation populaire, au point de dépasser les frontières du Mexique.

Grâce à la négociation issue de la lutte populaire, la proposition de Fideurbe devint raisonnable en ce qui concerne le prix et les délais de paiement. Personne ne perdit son terrain et tous purent le légaliser. Ce fut une histoire de succès. Le quartier entra dans une nouvelle phase, avec des colons désormais détenteurs de titres de propriété. C'était leur patrimoine, un bien qu'ils pouvaient vendre.

De plus, en tant que quartier légalisé, officiellement reconnu, de nouveaux services publics commencèrent à arriver, et de nouvelles rues et avenues pavées furent ouvertes. Durant ces années, le quartier changea radicalement, bien que de manière anarchique, sans plan, comme c'est souvent le cas dans le reste du pays. Mais il évolua et s'améliora.

J'ai été responsable du Projet Ajusco pendant trois ans, la durée de mon magistère, avant d'entamer des études de théologie en 1975. D'autres maestrillos prirent en charge le travail éducatif et social. Pour mes études de théologie, je suis resté vivre dans le quartier, mais dans la maison que les jésuites possédaient près de l'église de la Résurrection. Le provincial décida que cette maison serait destinée aux théologiens. Parallèlement aux études de théologie, nous suivions un master en sociologie à l'Université ibéro-américaine.

Grâce à un accord avec le Département des sciences sociales et politiques, nous avons obtenu que les cours soient donnés dans le quartier ; les autres étudiants inscrits au cursus y assistaient également. Nous eûmes d'extraordinaires professeurs mexicains, ainsi que chiliens et boliviens, réfugiés au Mexique. La réalité du quartier les frappait profondément. Une partie de ce groupe mena une recherche coordonnée par Jorge Alonso Sánchez, qui donna lieu au livre *Lucha urbana y acumulación de capital* (Éditions Casa Chata, 1980),⁴ rapidement devenu

un classique mondial de l'anthropologie urbaine. C'est un témoignage précis et détaillé, enrichi d'interprétations théoriques, de ce qui se passa dans le quartier Ajusco, une expérience que j'ai vécue.

J'y suis resté six ans, de 1972 à 1978, une période fondamentale de ma vie. Ce qui fut le plus important, ce fut la cohabitation avec des personnes de tous âges et de nombreuses régions du pays, qui, chaque jour, m'ont donné des leçons de dignité et de grandeur humaine.

Ils avaient dû quitter la campagne à cause de la misère dans laquelle ils vivaient et cherchaient une vie meilleure pour eux et leurs enfants. Ils arrivaient dans une ville inconnue et hostile, un lieu à vivre au milieu de la lave, qui devait devenir habitable. Toujours tournés vers l'avenir, ils se mirent à construire leurs maisons et leurs rues. Ils créèrent aussi une nouvelle culture, avec de nouvelles valeurs, mêlant des éléments de leur vie rurale à la dynamique et aux exigences de la ville. Une synthèse originale et novatrice. Leurs enfants sont désormais le produit de cette manière d'être, qui a un passé et une histoire.

En 2000, après 26 ans, Pedro et moi sommes retournés dans le quartier Ajusco. C'était le même, mais aussi différent. Les changements étaient visibles et positifs. Plus de rues pavées, plus de services publics, plus d'écoles, plus de médecins, ainsi que des hôpitaux, des gymnases, des centres informatiques et des restaurants. Il n'y avait plus de maisons en carton, mais des maisons à plusieurs étages, voire des immeubles.

Les photographies de Pedro, dont certaines prises aux mêmes endroits 26 ans plus tard, témoignent de cette réalité. Nous avons revu Doña Queta dans sa maison. Elle était malade, mais elle avait toujours son rire habituel.

De temps en temps, je passe par le quartier Ajusco, qui ne ressemble plus du tout à la zone où j'ai vécu et travaillé. J'ai du mal à retrouver certains endroits. Tout change. Je me dis avec optimisme que cette attitude enracinée chez les colons des années 1970 exprime le fait que le Mexique, malgré ses multiples problèmes et retards, s'est transformé. Il est maintenant meilleur qu'avant. La pauvreté existe encore, même la pauvreté extrême, mais à une échelle moindre qu'il y a des décennies.

Ce livre de Pedro, dédié au quartier Ajusco et à ses habitants, est le témoignage d'un Mexique qui a existé ; les photographies en rendent compte. Mais un Mexique qui a pu changer et s'améliorer grâce à l'effort individuel et collectif. Les colons sont les bâtisseurs de ce nouveau pays.

1. « *Lo bueno, lo malo y lo feo del cierre del Instituto Patria* », *El Semanario*. Dernière modification : 15 juin 2023. <https://www.elsemanario.com>
2. Paulo Freire. *Wikipedia*. Dernière modification : 6 décembre 2024. https://es.wikipedia.org/wiki/Paulo_Freire#Alfabetización_crítica
3. Luis Barragán. *Fahrenheit Magazine*. Dernière modification : 22 novembre 2021. <https://fahrenheitmagazine.com/arte/arquitectura/luis-barragan-una-oda-al-entorno-volcanico>
4. *Lucha urbana y acumulación de capital*. *Crónicas Carmesí*. Dernière modification : mars 2021. <https://cronicas-carmesi.blogspot.com/2021/03/lucha-urbana-y-acumulacion-de-capital.html>

DEL MONTE

Par Pedro Meyer

Peu de temps s'était écoulé depuis ce mythique festival de rock d'Avándaro, où j'ai pu être témoin de la marée de jeunes d'une vingtaine d'années qui campaient pendant des jours aux abords de la scène principale. Ils se nourrissaient principalement d'aliments en conserve, car les chaînes de restauration rapide n'avaient pas encore fait leur apparition. La boîte de conserve devenait donc le moyen privilégié pour transporter leur nourriture au campement.

À la même époque, l'artiste nord-américain Andy Warhol élaborait sa célèbre série de tableaux dédiés aux boîtes de soupe Campbell's, une ode au quotidien, à la culture de l'enfermement alimentaire, qui s'érigait en emblème de la culture pop. En choisissant un objet d'usage courant et en le transformant en art, Warhol défiait la notion traditionnelle selon laquelle l'art devait représenter des thèmes « nobles » ou « élevés ». Son œuvre suscita ainsi un débat sur les limites et les possibilités de l'art.

Aujourd'hui, en regardant la photo de la boîte de sauce tomate Del Monte recyclée par les habitants de l'Ajusco pour en faire un pot accueillant de jolies plantes ornementales, il me semble juste de rendre hommage à leur vision artistique et créative. Une liberté qui n'a pas besoin de galeries ni de musées pour se manifester. Il n'est pas étonnant que l'Ajusco ait toujours été un lieu de recyclage, anticipant de plusieurs décennies ce que le monde contemporain désigne aujourd'hui comme responsabilité écologique.

LE TEMPS ET LES ÉTOILES

Par Salvador "Chava" Huerta

Chacun a son histoire, et voici la mienne. Mes petites-filles m'ont demandé : « Que s'est-il passé ? » Elles voulaient en savoir plus sur les débuts, comment tout a commencé, si l'église était déjà là. Mais non, il n'y avait rien.

Après le village de La Candelaria, il n'y avait qu'un volcan et des pierres : un paysage noir et désolé. Marcher en ligne droite était impossible ; à chaque pas, on tombait sur un trou, puis un autre, puis encore un autre. Il fallait contourner ces énormes crevasses. Ou les collines, qui ne pouvaient pas non plus être traversées. Le village de La Candelaria vendit ces terrains de lave au prix qu'on leur offrait, et alors les gens commencèrent à imaginer comment tracer des rues inexistantes.

Ce furent les habitants eux-mêmes qui s'organisèrent avec ceux de La Candelaria. Ils réunirent de l'argent pour louer des camions de terre, remplir les trous et aplanir les montagnes de lave. Peu à peu, ils réussirent à ouvrir la première rue qui traversait tout le quartier et reliait la rue principale de La Candelaria, où les gens allaient s'approvisionner. C'était un chemin de terre, nouveau et rudimentaire, mais c'était un début.

Cette rue était toujours pleine de monde. Dès quatre heures du matin jusqu'à onze heures du soir, elle était parcourue par les personnes qui partaient travailler. Ma famille et moi vivions sans électricité, sans montre, sans rien. Je me guidais grâce aux connaissances en astronomie que j'avais apprises dans mon ranch, où il n'y avait pas non plus d'électricité ni de commodités. Nous utilisions les étoiles, en particulier l'étoile du berger, une étoile brillante. Nous calculions l'heure selon sa position au-dessus des montagnes. Quand je voyais l'étoile du berger à une certaine hauteur, je savais qu'il était quatre heures du matin ; c'était mon signal pour partir travailler.

Le trajet n'était pas facile. Nous marchions plusieurs kilomètres jusqu'à la Calzada de Tlalpan ou la División del Norte, où nous pouvions enfin prendre un transport. Nous rentrions le soir, entre dix et onze heures. La seule lumière que je voyais était celle de l'aube, et les dimanches, au lieu de jouer au football, je préférais dormir.

Dans cette première rue du quartier Ajusco, il y avait un trafic humain constant, éclairé par les étoiles qui marquaient nos heures. Dans cet aller-retour, naissaient salutations, conversations et solutions aux problèmes.

Les terrains furent tracés et mesurés avec précision. Les vendeurs eux-mêmes planifièrent de larges rues et leur donnèrent les noms qu'elles portent encore aujourd'hui.

PORTRAITS

Pedro Meyer

Très jeune, il voulait devenir photographe, mais faute d'écoles formelles, il a appris de manière autodidacte. Son parcours est une exploration constante entre technologie et narration visuelle. Il a fondé le Grupo Arte Fotográfico, impulsé les premiers Colloques latino-américains et créé le Conseil mexicain de la photographie. Plus tard, il a développé ZoneZero, le premier site internet dédié à la photographie, où il a publié les œuvres de plus de 1 500 auteurs. Il fut pionnier avec Fotografío para recordar, le premier CD-ROM de photographie, et sa rétrospective Herejías a été présentée dans plus de 60 musées de 17 pays. Il est aussi à l'origine de la Fondation Pedro Meyer et du Foto Museo Cuatro Caminos. Depuis 2020, il travaille sur la Collection Miramar, une série de plus de quarante livres qui rassemblent six décennies de travail et réfléchissent sur l'image, la mémoire et la vie en temps de transformations constantes.

Rubén Aguilar

Chercheur, journaliste et consultant mexicain, il a une carrière remarquable en communication politique et sociale. Ancien jésuite et ancien guérillero au Salvador, il fut porte-parole de la Présidence sous le gouvernement de Vicente Fox. Docteur en sciences sociales de l'Université Iberoamericana, il a enseigné à l'université, est spécialiste des stratégies de communication gouvernementale et consultant pour des organismes internationaux. Auteur de plus de vingt livres, il publie régulièrement dans des médias nationaux comme Animal Político et Nexos.

Salvador Huerta

Homme profondément lié au travail manuel et à la terre. Dès l'enfance, il travailla dans l'agriculture et l'élevage, et à 16 ans, il débuta officiellement dans la maçonnerie. Pilier essentiel de la construction du quartier Ajusco, il s'est distingué comme leader communautaire. Pendant plus de vingt ans, il a supervisé d'importants projets de jardinage et d'entretien à Mexico. Depuis 2000, il collabore étroitement avec le photographe Pedro Meyer.

Alexis Ortiz

Il est un artiste visuel multidisciplinaire dont la pratique se concentre sur la perception, l'imaginaire, la mémoire et les notions de temps et d'espace comme axes centraux pour créer des récits qui remettent en question les modes de construction des réalités. Son travail se développe à travers l'art vidéo, l'installation vidéo, la photographie d'auteur, la musique expérimentale, l'écriture de textes et la poésie, explorant les intersections entre l'humain, la technologie et la nature dans le contexte d'une culture numérisée. Il collabore actuellement avec Pedro Meyer en tant que concepteur éditorial et éditeur de la collection de livres Miramar, en plus d'être responsable de la conservation et de la muséographie à la galerie Casa Coyoacán.

Ximena Zampayo

Diplômée en arts visuels à la Faculté des arts et design de l'UNAM. Elle fait partie d'une nouvelle génération de créateurs visuels explorant la transformation constante de l'image comme moyen d'expression. À travers son travail, elle projette une vision du monde empathique et dynamique, reflétant un kaléidoscope en perpétuel changement. Elle est actuellement assistante de Pedro Meyer et éditrice de plusieurs œuvres de la collection Miramar.

Titres à paraître – Collection Miramar

- Algorithmes
- Autoportraits
- Avándaro, 1971
- Cuba, 1979-2009, tomes I et II
- D’ici jusqu’au-delà
- Pendant le 68
- Le Théâtre Universel
- Fotografío para recordar
- Huejutla
- Ixtlilco El Grande
- La Mixteca
- Las Truchas, Ciudad Lázaro Cárdenas
- Les feux d’artifice ont duré toute la journée – version mise à jour
- Témoignages sandinistes, 1978-1984
- Un Équateur, 1982-2010, tomes I et II
- Virgilio
- Yuma, 1984-1989

Et 23 autres titres en cours de production.

Pour obtenir plus d’informations sur les titres de la collection Miramar, veuillez scanner le code QR.



Nous remercions chaleureusement tous ceux qui ont collaboré à cette collection:



Note de l'auteur :

Une précision pertinente : toutes les coquilles de cette édition sont entièrement de ma responsabilité. Je suis conscient de ne pas disposer de tous les outils pour éviter les erreurs, mais le désir de publier ces livres est plus fort que le risque de me tromper. J'espère, cher lecteur, une certaine indulgence face à cet équilibre délicat entre perfection et le meilleur effort possible.

La Fondation Pedro Meyer, A.C., soutient la protection des droits d'auteur et du copyright. Ceux-ci stimulent la créativité, défendent la diversité dans le domaine des idées et du savoir, favorisent la libre expression et encouragent une culture vivante.

Merci d'avoir acquis une édition autorisée de cette œuvre et de respecter les lois sur les droits d'auteur et le copyright. Ce faisant, vous contribuez au soutien des auteurs et créateurs, permettant à la Fondation de continuer à promouvoir des œuvres culturelles.

La grande majorité des photographies contenues dans ce livre sont l'œuvre de Pedro Meyer.

Ce livre a été imprimé en août 2025 dans les ateliers de
Repro.Gráfika, S.C., Oaxaca, Mexique.
© Colonia Ajusco, Pedro Meyer
Première édition, 2025

Cette édition comprend trois cents exemplaires numérotés,
dont 99 contiennent une photographie originale signée.

EXEMPLAIRE N° _____



PEDRO MEYER